

Marguerite Duras,
femme politique

Du même auteur

Paul Eluard, comme un enfant devant le feu, avec Olivier Barbarant, Seghers, 2024.

Qu'est-ce que le dandy ?, Anthologie de textes de Baudelaire, Éditions des Lumières, 2024.

Préface à *Sébastien Roch* d'Octave Mirbeau, Éditions des Lumières, 2024.

Paul Eluard. La mémoire des nuits, deux tomes, avec Olivier Barbarant, Le Temps de Cerises, 2023.

100 Ans de Parti communiste français (collectif), Le Cherche Midi éditeur, 2020.

Victor Laby

Marguerite Duras, femme politique

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

ISBN : 979-10-329-3892-8

Dépôt légal : 2026, février

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À mes parents.
À Axel Würsten, en souvenir d'une promesse.

« On n'en a jamais fini avec Duras, et vous le savez. »

Yann ANDRÉA, *Cet Amour-là*.

« Elle avait aimé démesurément la vie et c'était son espérance infatigable, incurable, qui en avait fait ce qu'elle était devenue, une désespérée de l'espoir même. Cet espoir l'avait usée, détruite, nudifiée à ce point, que son sommeil qui l'en reposait, même la mort, semblait-il, ne pouvait plus le dépasser. »

Marguerite DURAS,
Un barrage contre le Pacifique.

Introduction

Un portrait en mouvement

Il est des écrivains dont l'œuvre se confond avec le siècle qui les a vus naître. Marguerite Duras fait partie de ceux-là. Sa vie, de 1914 à 1996, couvre la totalité de ce qu'Eric Hobsbawm a appelé le « court xx^e siècle » : de la Première Guerre mondiale à la fin de la guerre froide, elle traverse un monde en mutation permanente. De l'Indochine coloniale à Paris occupé, des luttes politiques de l'après-guerre aux grandes désillusions de la fin du siècle, elle se tient toujours là où l'Histoire se joue, attentive à ses secousses.

L'idée de ce livre est née d'une découverte personnelle, au détour des archives jaunies du journal *Excelsior*. J'y ai retrouvé le tout premier texte publié par Duras – elle a alors vingt-cinq ans, signe « Marguerite Donnadiou », et n'a pas encore publié de roman. Il s'agit d'un entretien avec la dernière impératrice d'Annam, Nam Phuong, réalisé à l'été 1939. En le lisant, j'ai été frappé par ce qu'il révèle du regard de la jeune femme sur l'empire français, et par le contraste saisissant avec la voix anticoloniale qu'elle fera entendre

plus tard. Cette trouvaille, porte d'entrée à ce travail de recherches, m'a donné envie de suivre, pas à pas, la manière dont Duras s'est construite dans son rapport au politique.

Interrogée dans le cadre de cet essai, l'écrivaine Annie Ernaux m'explique que lorsqu'elle reçoit le prix Marguerite-Duras en 2008, « la figure politique de Marguerite Duras est en quelque sorte figée telle que la littérature l'a sculptée : la résistante, la communiste exclue du Parti, l'engagée contre la guerre d'Algérie, signataire du *Manifeste des 121*, et la féministe qui a lié son nom aux 343 "salopes" déclarant avoir avorté dans *Le Nouvel Observateur*, en 1971 ». C'est précisément ce que j'ai voulu dépasser dans cet essai : tout en conservant une approche chronologique, sortir Duras des cases dans lesquelles il est trop facile de la ranger, et tenter de comprendre ce qui peut rendre cohérente sa pensée politique.

Pour éclairer cette trajectoire, j'ai choisi de revenir aux sources directes : la presse d'époque, les archives, les entretiens contemporains des faits. Les articles, critiques, portraits et polémiques qu'ils contiennent permettent de replacer chaque prise de parole dans son contexte et de mesurer l'évolution du regard porté sur Duras au fil du temps. Ils montrent une réception souvent contrastée : l'admiration côtoie la méfiance, l'enthousiasme laisse souvent place à

Introduction

l'agacement. Ce va-et-vient entre la figure publique et les récits critiques qui l'ont accompagnée est au cœur de ma démarche.

Il reste maintenant à suivre ce chemin, à entrer dans cette vie et cette œuvre, et à mesurer, page après page, ce que signifie vraiment être « engagé » lorsqu'on s'appelle Marguerite Duras.

Du côté du père

« Je ne suis pas Jean d'Ormesson, hein ! »

Villeneuve-sur-Lot, terre des Donnadiou : c'est dans ce bastion conservateur du Sud-Ouest que se dessine le décor politique où grandit Henri, le père de Marguerite Duras.

Henri voit le jour en 1872, à une époque où la République s'impose peu à peu sur les courants monarchistes et insuffle de grandes réformes éducatives qui commencent à redessiner le paysage social. À sept ans, il assiste à l'essor des écoles normales, portées par l'élan républicain de Jules Ferry, Paul Bert et Jean Macé – autant de noms qui, pour sa génération, incarnent une promesse d'émancipation par le savoir.

Élève brillant, soutenu par sa famille, il décroche en 1888 son brevet de capacité pour devenir instituteur, puis intègre l'École normale l'année suivante. Il en sort diplômé en 1892. Son parcours illustre à merveille l'idéal méritocratique de la jeune République : celui d'une ascension rendue possible par le mérite,

le travail et la foi dans l'éducation comme levier de transformation sociale. Il débute alors sa carrière dans sa région natale, notamment à Marmande, bastion républicain où souffle un vent de gauche. Il poursuit ses études, devient professeur d'école primaire supérieure, avant de saisir une nouvelle chance : en 1903, sur le conseil de son frère Roger¹, il demande sa mutation pour la Cochinchine. C'est sans doute à cette époque qu'Henri croise la route d'Armand Fallières, alors président du Sénat² et figure majeure de la gauche lot-et-garonnaise. Ce lien lui vaut une lettre de recommandation précieuse, qui facilitera son départ vers l'Indochine.

Fin 1904, Henri s'installe à Saigon et enseigne à l'école normale de Gia Định, dans la banlieue de ce qui deviendra Hồ Chí Minh-Ville, le cœur industriel battant du pays.

Bien que discret sur le plan politique, Henri Donnadiou n'en demeure pas moins engagé : il appartient à la franc-maçonnerie. À cette époque, au sein de l'administration coloniale, cette affiliation est loin d'être exceptionnelle. Depuis la création de la première loge en Indochine, en 1868, les effectifs n'ont

1. Roger Donnadiou, frère cadet d'Henri Donnadiou né en 1875, militaire de métier, est stationné en Indochine en 1895.

2. Armand Fallières est président du Sénat de 1899 à 1906, date à laquelle il est élu président de la République française.

cessé de croître. Henri rejoint la loge des Fervents du Progrès, aux côtés du Réveil de l'Orient ; les deux entités fusionneront en 1913, consacrant l'union de deux courants portés par un même idéal.

Mais cette franc-maçonnerie, dans les colonies, demeure un cercle fermé. Elle se pense républicaine et universaliste, tout en excluant les populations locales, à quelques rares exceptions près. Les frères sont, à cette époque, implantés dans tous les rouages de l'administration coloniale. Du sommet de la hiérarchie jusqu'aux postes les plus modestes, ils sont partout : chez les directeurs comme chez les commis, chez les professeurs, géomètres, gardes forestiers, mécaniciens, médecins, pharmaciens, agents des postes et télégraphes... un réseau puissant, structuré et influent.

Henri Donnadieu n'y laisse pas de trace éclatante, mais sa simple appartenance en dit long sur son époque, sur ses convictions et sur sa volonté de participer à un idéal qui le dépasse. Son engagement discret révèle une adhésion sincère aux valeurs de progrès et de raison. Or, en Indochine, à la veille de la Grande Guerre, ces valeurs tendent à se cristalliser autour de deux combats majeurs...

Le premier enjeu tient à la volonté des francs-maçons de contenir l'influence croissante de l'Église catholique et de ses missionnaires, omniprésents

dans la colonie. Cette expansion s'était encore renforcée avec l'exode massif des congrégations religieuses, chassées de France par la loi de 1904, qui entraîna la fermeture de milliers d'établissements. À l'arrivée d'Henri Donnadieu, les catholiques poursuivaient ainsi une implantation de plus en plus profonde, avec des milliers de baptêmes enregistrés chaque année, notamment en Cochinchine.

Dans ce contexte de rivalité, l'école devient un véritable terrain d'affrontement : pour les autorités coloniales, elle doit former les auxiliaires de la domination française ; pour les missionnaires, elle prépare la société chrétienne de demain. Ce duel idéologique a des répercussions très concrètes, parfois lourdes, comme en atteste l'affaire visant la famille Donnadieu, accusée par un religieux d'avoir dispensé des cours particuliers en dehors des règlements.

Le second combat des francs-maçons est politique. Ils s'engagent activement pour l'élection de gouverneurs et députés laïcs, républicains, souvent issus du centre gauche et du Parti radical. Ils soutiennent ainsi des figures majeures telles qu'Ernest Constans ou Paul Doumer, eux-mêmes francs-maçons. Leur influence ne s'arrête pas là : elle gagne aussi le ministère des Colonies, où plusieurs hauts fonctionnaires et ministres appartiennent à la franc-maçonnerie. Malgré leurs efforts, la tentative d'appliquer la laïcité

métropolitaine dans la colonie se heurte à de nombreuses résistances et demeure largement inaboutie.

Pour comprendre le rapport qu'Henri Donnadiou, père de Marguerite Duras, entretenait avec la réalité coloniale, il faut rappeler que les francs-maçons n'étaient pas hostiles à la présence française en Indochine. Bien qu'ils fussent pour la plupart des hommes de gauche et des républicains convaincus, ils ne soutenaient pas pour autant une autonomie de la colonie, et l'idée même d'indépendance leur semblait alors presque impensable – jusqu'à ce que la série d'assassinats perpétrés par le Việt Nam Quốc Dân Đảng, le parti nationaliste vietnamien, vienne fissurer ces certitudes.

Membre actif de la franc-maçonnerie de juillet 1906 à janvier 1912, Henri Donnadiou gravit progressivement les échelons de l'organisation, atteignant en loge bleue le grade de maître. Il quitte la loge en invoquant un mal-être face à ce qu'il qualifie de « trop de coteries ». Quelques mois plus tard, sa loge, les *Fervents du Progrès*, fusionne avec *Le Réveil de l'Orient*. Son départ ne traduit donc ni un désaccord avec les valeurs de la franc-maçonnerie, ni une rupture avec ses missions en Indochine. Après cette séparation, Henri Donnadiou ne se retrouve pas isolé. Il bénéficie encore d'appuis politiques indispensables pour progresser dans l'administration coloniale, notamment

celui de Maurice Cognacq, lui-même franc-maçon et inspecteur général de l'instruction publique en Indochine entre 1917 et 1920, auprès d'Albert Sarraut. C'est grâce à Cognacq qu'Henri obtient la direction du collège du Protectorat. Mais le soutien d'Albert Sarraut, entré à Paris et nommé ministre des Colonies dans le gouvernement d'Alexandre Millerand, se fait soudainement plus discret. Pour des raisons restées obscures, Sarraut se détourne de Donnadiou, qui doit quitter Hanoï en 1920 pour prendre un poste à Phnom Penh, au Cambodge, laissant derrière lui un chapitre important de sa carrière indochinoise.

C'est là que sa santé, déjà fragile, décline. Donnadiou est à l'image de ces héros de Loti partis chercher à l'autre bout du monde l'exotisme et la grandeur, mais que le climat, les fièvres et l'étrangeté d'un monde lointain finissent par briser. Lui non plus ne s'acclimata pas. Les « tremblements de la grande fièvre » s'emparent de son corps. En avril 1921, il rentre seul en métropole pour tenter de se soigner. Il meurt quelques mois plus tard, en décembre, dans sa région natale du Lot-et-Garonne. Marguerite n'a alors que sept ans.

La vie de son père, empreinte d'une certaine dimension romanesque, a laissé une trace discrète mais profonde dans la construction de son univers. À la télévision, en 1988, elle évoquait ses origines

Du côté du père

modestes avec un mélange de fierté et d'autodérision¹ : « Oh, c'étaient des gens très simples. Des fermiers du Nord... et mon père... son père était un cordonnier de Villeneuve-sur-Lot. Je ne suis pas Jean d'Ormesson, hein... je suis un peu Mitterrand. Le père était cheminot... un peu plus que cheminot²... »

Cette version quelque peu misérabiliste masque une réalité bien plus complexe. S'il n'est effectivement pas, comme d'Ormesson, issu d'une famille subsistante de la noblesse française, le père de Marguerite Duras est tout de même un pur produit de la République laïque, un instituteur militant, un franc-maçon bien intégré dans le rouage de l'appareil colonial.

1. Entretien avec Luce Perrot pour TF1, 1988 (IMEC), cité par Jean Vallier dans *C'était Marguerite Duras*, tome I, Paris, Fayard, 2006.

2. Le grand-père paternel de François Mitterrand était chef de gare, le reste de sa famille est composé de petits fonctionnaires. Ce n'est pas la seule fois que Marguerite Duras met en valeur des aspects de sa propre histoire dans un jeu de miroir avec François Mitterrand, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.